d'une érudition et d'une intelligence à tous égards admirables. Mais on est obligé de constater que, portant pour la plupart sur les poèmes les plus mineurs d'Ausone, elles risquent de conforter chez le lecteur le jugement assez méchant de Jean Bayet, pour qui « l'œuvre d'Ausone révèle surtout le goût du petit, ou l'impuissance du grand ». Mais, après tout, cela rend peut-être l'étude de son *Nachleben*, qui pourrait à première vue paraître superflue, au moins aussi digne d'intérêt que celle de son œuvre.

René Martin.

## Latin de la Renaissance à nos jours

Jean-Noël Castorio, *Rome réinventée : l'Antiquité dans l'imaginaire occidental, de Titien à Fellini* (Chroniques) : Paris, éditions Vendémiaire, 2019, 438 pages.

Publié dans une collection consacrée à des aspects peu étudiés de l'Histoire moderne et contemporaine, tels que *L'Invention de Saint-Germain-des-Prés*, *La Baïonnette dans la Première Guerre mondiale*, ou encore *La Résistance aux vaccins du XVIII^e siècle à nos jours*, cet ouvrage ne peut que piquer la curiosité des latinistes. Son auteur, maître de conférences en histoire ancienne à l'Université du Havre et spécialiste d'histoire romaine, s'est fait connaître notamment par deux monographies, *Messaline, la putain impériale*, paru chez Payot en 2015, et *Caligula, au cœur de l'imaginaire tyrannique*, paru chez Ellipses en 2017. Plus qu'une monographie à proprement parler, ce troisième ouvrage se compose de onze études qui peuvent se lire indépendamment les unes des autres et qui esquissent, écrit l'auteur dans sa Préface, « une histoire de Rome par sa postérité » ; son unité est assurée par l'idée que « *l'Antiquité n'existe pas* » (souligné par lui), en ce sens que les faits qui s'y sont déroulés ont donné lieu, au cours des siècles, à tant d'interprétations et de réinterprétations qu'il est devenu, estime-t-il, impossible de les connaître véritablement et qu'ils appartiennent au domaine de la mythologie plutôt que de l'histoire. Une fois admis ce postulat (certes contestable et quelque peu paradoxal, venant de quelqu'un dont le métier consiste précisément à établir ces faits), force est de reconnaître que ce livre est d'une lecture fort stimulante. En effet, J.-N. Castorio y fait preuve non seulement d'une très bonne connaissance de l'historiographie gréco-latine, ce qui est la moindre des choses, mais encore d'une érudition peu commune chez les antiquisants, en matière de littérature générale, d'histoire des arts et de cinématographie, tous domaines dans lesquels il évolue avec aisance en analysant avec autant d'intelligence que de science les réceptions modernes et contemporaines de divers épisodes appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire romaine : il n'est pour s'en convaincre que de lire son évocation des multiples difficultés surmontées par Federico Fellini dans l'élaboration du *Fellini-Satyricon*, ou celle des avatars subis par le personnage de Spartacus dans les idéologies du XIX^e et du XX^e siècles, notamment dans l'URSS de Staline, ou encore celle de la place occupée par Rome dans l'érotologie européenne depuis la Renaissance jusqu'à la fin du siècle des Lumières. Mais les autres chapitres sont tous d'une haute tenue.

Dans l'impossibilité de commenter chacun d'entre eux, nous nous contenterons d'en donner ici les titres, que les esprits chagrins pourront parfois juger « racoleurs »,

et les thèmes quand ils ne sont pas évidents, afin de permettre aux lecteurs d'en mesurer toute la richesse. « La matrone et la putain » (sur le viol de Lucrèce). « La gloire des vaincus » (sur la révolte des mercenaires à Carthage – et *Salammbô* de Flaubert). « Les damnés de la terre » (sur la révolte de Spartacus). « Les ides de Mars ». « L'art du massacre » (sur les proscriptions). « L'Eros romain ». « La Rome antique de Fellini ». « Les larmes d'Hadrien » (sur Antinoüs – et Marguerite Yourcenar). « Une Rome de cendres et de sang » (sur *Titus Andronicus* de Shakespeare). « Le règne scandaleux du Roi-Soleil » (sur Héliogabale).

L'ouvrage comporte ensuite 305 notes occupant les pages 403-412, une bibliographie classée par chapitres et séparant dans chacun d'eux sources antiques et œuvres modernes, enfin un *index nominum* cette fois purement alphabétique. Ajoutons à cela que l'ouvrage, remarquablement écrit et comportant des sous-chapitres à l'intitulé souvent savoureux ou intrigant (comme « Le fantôme du divin Jules », « De la philosophie kantienne à l'érotologie », « Le dieu des amours interdites », « L'ineffable beauté du mal »), suscite un authentique plaisir du texte. Et signalons tout de même deux coquilles : *uilla* pour *ulla* dans une citation de Tite-Live, p. 33 et, p. 285, la traduction de *Illustrium imagines* par « Les images illustres », où la chute accidentelle de la préposition pourrait faire croire à un contresens que l'auteur n'a probablement pas commis.

Nous conclurons cette recension en disant que ce livre aussi passionnant que talentueux constitue une parfaite illustration de ce que peut (et sans doute devrait) être une authentique culture classique, dépoussiérée et pleinement adaptée au public contemporain.

René Martin.

Claude Aziza, *Dictionnaire du péplum* (Cinéma et Séries) : Paris, éditions Vendémiaire, 2019, 391 pages.

Quatre ans après avoir publié chez le même éditeur un *Dictionnaire du western*, voici que notre collègue Claude Aziza livre un copieux *Dictionnaire du péplum*, un genre cinématographique dont il est en France le spécialiste incontesté. L'ouvrage s'ouvre sur une préface constituant une *captatio benevolentiae* humoristique et parfois quelque peu provocatrice, intitulée « Aveux spontanés » ; l'auteur, tout en proclamant en une série d'anaphores « je n'aime pas le péplum, mais… », y fournit toutes les raisons qu'il y a de s'intéresser à ce genre, lequel à ses yeux, « plus peut-être que tout autre genre, recèle des trésors qui demandent de la part des spectateurs une attention et une recherche que ne doivent plus étouffer les ricanements des pédants de collège ni les ridicules pudeurs des esthètes de l'Art ». Il y insiste également sur le fait qu'un dictionnaire de cinéma se doit de renseigner les lecteurs non seulement sur les films, les acteurs et les réalisateurs, mais aussi sur les scénaristes, les compositeurs, les décorateurs, ainsi que sur tous les thèmes récurrents.

Le *Larousse* définit le péplum comme un « film à grand spectacle reconstituant des épisodes de l'histoire ou de la mythologie antique » ; encore faut-il savoir ce que recouvre l'adjectif « antique ». Cl. Aziza, p. 245, prend ce terme dans son acception chronologique et géographique la plus large : il correspond pour lui à l'Antiquité non seulement gréco-romaine, à laquelle on le limite souvent, mais aussi médio-orientale, donc à ce qu'on appelle la Haute-Antiquité tout autant qu'à l'Antiquité archaïque, classique et tardive, et couvre une immense période s'étendant, pourrait-on dire, de la Genèse à Justinien ; c'est ainsi que dans ce *Dictionnaire* figurent en bonne place Adam et Ève, Abel et Caïn, Noé, Abraham, Moïse et Néfertiti

(personnages qui assurément n'ont jamais porté de *peplum* au sens vestimentaire !), sans oublier Jésus Christ, pris en compte au même titre que les dieux de l'Olympe, les héros homériques ou les empereurs romains. L'ouvrage ne concerne donc que très partiellement la Rome antique (tout particulièrement les Julio-Claudiens, les invasions germaniques et la chute de l'Empire), et de ce fait il ne saurait être question d'en faire dans la *R.E.L.* un compte rendu exhaustif. Nous nous bornerons donc à en souligner la richesse et la qualité : plus que d'un simple dictionnaire, il s'agit d'une véritable « encyclopédie du péplum », qui ne se limite d'ailleurs pas aux films « grand public » (même s'ils sont largement majoritaires), et qui témoigne d'une érudition apparemment sans failles, jointe à une grande intelligence critique. Tout au plus peut-on regretter, dans la perspective de Paul Veyne selon qui « toute étude d'un texte devrait commencer par ce dont le texte ne parle pas », que l'auteur ne s'interroge pas sur certaines absences, parfois surprenantes, dans le corpus des péplums à sujet romain : aucun film sur le mythe d'Amour et Psyché, pourtant fort cinématographique, ni sur l'ensemble du roman apuléien, ni sur des empereurs à la biographie pourtant aussi mouvementée ou romanesque que celle de Néron ou de Caligula. Sont notamment absents Titus, malgré Bérénice, Hadrien, malgré Antinoüs, Dioclétien, ou encore Julien l'Apostat, lequel n'apparaît que dans un film muet de 1920, d'ailleurs dûment signalé p. 181 – sans compter la quasi-absence, à une exception près (l'admirable *Didone non è morta* de Lina Mangiacapre), du couple Enée-Didon, qui a pourtant suscité près d'une centaine d'œuvres scéniques du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle (remarque qui vaut d'ailleurs pour l'ensemble de l'*Enéide,* totalement ignorée). Ces lacunes non pas du *Dictionnaire*, mais du genre lui-même, posent un problème et, à défaut d'être expliquées, elles auraient dû être signalées et commentées.

Ce livre, où le recenseur a beaucoup appris, contient, comme il était normal, plusieurs dizaines de photographies en noir ou en couleurs, et s'achève sur trois amusants « palmarès » qui donnent successivement les listes (« subjectives », précise l'auteur) des 50, puis des 20, enfin des 10 « meilleurs films sur l'Antiquité », suivis d'une filmographie totalisant près de 800 titres et précisant pour chaque film sa date et son réalisateur, elle-même suivie d'une bibliographie non moins abondante, que complète enfin une « liste des entrées ». C'est donc un livre d'un haut niveau scientifique, mais n'excluant pas une bonne dose d'humour, que notre collègue a écrit sur un genre que les antiquisants dédaignent fréquemment, bien qu'il ait donné lieu, outre nombre d'affligeants « navets », à plusieurs authentiques chefs d'œuvre. Il faut féliciter Cl. Aziza d'avoir réalisé ce travail, couronnant ainsi une carrière d'enseignant-chercheur qui fut largement consacrée à ce genre moins mineur qu'on ne le croit souvent.

René Martin.